

TROIS JOURS À VILLENEUVE-LES-BOUILLOUX

C'était un matin de printemps, mais le fond de l'air était frais car il avait plu pendant la nuit. Le ciel était dégagé et le soleil tentait une audacieuse percée entre les nuages d'un blanc sale. J'arrivais au journal un peu avant onze heures — c'est à dire pas si tard que ça par rapport à d'habitude — où deux nouvelles m'attendaient, une bonne et une mauvaise. Je les reçus de la bouche à l'haleine chargée d'un sexagénaire bedonnant aux bras trop courts, puant un mélange de cigare froid, d'after-shave bon marché et de cacahuètes grillées, qui accessoirement se trouvait être mon patron.

« Mon petit Didier : j'ai une super affaire pour toi. Tu pars sur-le-champ enquêter sur le meurtre de la duchesse de Westminster. »

Je n'eus pas le temps de me réjouir à l'idée de prendre l'Eurostar et de passer un week-end prolongé à Londres aux frais de la princesse qu'il m'asséna la triste réalité, tel un coup de massue :

« Rentre chez toi, prends-toi deux ou trois slips de rechange et file à Saint-Lazare. Je t'ai pris un billet pour le train de 12h18, tu seras à Villeneuve-les-Bouilloux à 14h36.

— Villeneuve-les-Bouilloux ! m'écriai-je incrédule, voyant tous mes rêves de Big Ben, de fish and chips et de pubs remplis de filles saoules et court vêtues partir en fumée.

Puis je me repris, ce nom ne m'était pas inconnu, il sonnait même étrangement familier à mes oreilles :

— Mais je connais Villeneuve-les-Bouilloux : j'ai un ami d'enfance qui habite là-bas depuis l'an dernier.

— Super : c'est toujours bien mieux d'avoir un contact sur place. T'auras un accès direct aux rumeurs et aux ragots de village qui rongent nos campagnes de l'intérieur telles des termites vicieuses.»

Robert était d'humeur lyrique, ça lui arrivait parfois, surtout le lundi matin, quand il avait décliné la thalasso avec sa femme — « vas-y avec ta sœur, tu sais bien que j'aime pas la thalasso et puis mon maillot est trop petit » — pour passer le week-end avec sa maîtresse, une Africaine sans papier qui faisait le ménage des bureaux pendant la nuit.

Je débarquais à Villeneuve-les-Bouilloux harassé. J'étais habitué à circuler en avion, en voiture ou en moto à la rigueur, et la dernière fois que j'avais pris un train c'était quand j'avais dix ans pour aller à l'enterrement de l'affreuse tante Josette, dans un cimetière minable

aux tombes défoncées. Ce jour-là c'était comme si la lie de la société s'était donnée rendez-vous dans le train Paris/Villeneuve-les-Bouilloux : enfants braillards, greluches racontant ses histoires de cul au téléphone, vieux tuberculeux sur le point de cracher un poumon, pèquenaud sortant des œufs durs et du sauciflard de sa glacière, j'en passe et des meilleurs.

En plus, je crevais de faim, n'ayant rien avalé depuis la veille au soir et ce foutu train n'avait pas de wagon-restaurant. J'avais appelé mon ami Marc depuis la gare Saint-Lazare ; il y avait un tel brouhaha que j'avais du mal à l'entendre, et je soupçonnais que lui non plus n'avait pas compris grand-chose à ce que je lui avais raconté. Toujours est-il que je lui avais répété trois fois de venir me chercher à la gare, que je comptais sur lui car je ne m'étais rendu qu'une seule fois à Villeneuve-les-Bouilloux pour sa pendaison de crémaillère et que je ne me rappelais plus de rien — sûrement à cause de mon état éthylique avancé. J'attendis Marc devant la minuscule gare déserte, en relisant les notes sur les premiers éléments de l'affaire que m'avait communiquées mon patron :

« Lady Westminster, 64 ans, veuve depuis six ans d'un riche industriel anglais avec qui elle s'était mariée à vingt (il en avait dix de plus) alors qu'elle était issue d'un milieu modeste. Ils ont eu une fille (avocate à Paris, elle-même a une fille de 22 ans, étudiante), ont mené une vie tranquille et ont décidé de s'installer dans le village à la retraite du mari. Les circonstances de la mort de son mari n'ont jamais été élucidées, mais sa femme étant une épouse dévouée et appartenant à de nombreuses associations humanitaires, elle n'a jamais été sérieusement inquiétée. Le 4 avril à 10h, elle a été retrouvée morte, le corps lacéré de vingt-huit coups de couteau dans sa chambre par la femme de ménage polonaise qui ne parle pas un mot de français. Aucune trace d'effraction n'a été constatée. L'arme du crime n'a pas été retrouvée. La police n'a aucune piste. On ne lui connaît pas d'ennemis. »

Vers 15h, je perdis patience en tombant pour la troisième fois sur le répondeur de Marc. Je devais me résoudre à manger quelque chose, sans quoi j'allais tomber d'inanition. J'errais, telle une âme en peine, dans un village mort — décidément, même au printemps, la campagne, c'était pas mon truc — jusqu'à échouer, tel une vieille baleine moribonde, dans l'unique bar-restaurant du village. Je déboursais quinze euros pour un informe bout de jambon au goût de plastique encadré de deux morceaux de baguette ramollie, ainsi qu'un ignoble cassoulet au goût de ferraille qui me dégoûta de ce plat dont je raffole pourtant quand c'est ma mère qui le fait.

Une heure plus tard, alors que je m'étais laissé convaincre de taper le carton avec les poivrots du village qui passaient une bonne partie de la journée au bistrot — « de l'apéro du

matin à l'apéro du soir », comme disait Dédé qui, malgré son état, parvenait quand même à me battre à la belote, Marc fit son entrée « Chez Bernard ». Il me dit que je n'avais pas changé ; en voyant mon reflet dans le miroir de l'entrée, je me demandais comment je devais le prendre, étant donné que je ne m'étais pas rasé, que j'avais le regard vitreux, les cheveux gras et l'estomac barbouillé. En partant, je lançais à la cantonade :

« On ne devrait jamais mettre de miroir dans les bistrots ».

A mon grand désespoir ma remarque si spirituelle ne fut suivie d'aucune réponse, chacun étant absorbé dans les résultats du quinté, sa partie de belote ou son pastis.

La maison de Marc me parut moins jolie que la dernière fois, un peu délabrée pour tout dire, le jardin à l'abandon faisait pitié par rapport à ceux des voisins qui débordaient de pétunias, de tulipes, de jonquilles et de géraniums (fleur préférée de la ménagère de plus de cinquante ans en milieu rural : j'avais fait une enquête sur le sujet à mes débuts comme pigiste pour un célèbre magazine de jardinage). Karine nous attendait dans le salon, elle portait une jupe et un chemisier très élégant — elle qui d'habitude ne jurait que par les jeans — mais je vis tout de suite que quelque chose n'allait pas : elle avait les yeux rouges et gonflés, il lui manquait une boucle d'oreille et son corps semblait envahi d'une fatigue anormale chez une femme de trente ans exerçant une activité intellectuelle.

« Ah Didier, ça va ? Quelle surprise ! On ne pensait pas te revoir avant les vacances d'été » dit-elle avec un léger ton de reproche dans la voix qui me mit mal à l'aise.

La fin d'après-midi fut épique : quand je proposais de passer la tondeuse Karine éclata en sanglots, Marc m'expliqua que le jardin la faisait toujours pleurer, je ne compris rien mais n'insistais pas. Le soir, au dîner, entre le camembert et le flan à la vanille, une bouffée de conscience professionnelle m'incita à cuisiner Marc et Karine sur le meurtre de la comtesse. C'est ainsi que quelques heures à peine après mon arrivée à Villeneuve-les-Bouilloux, je tenais déjà les quatre suspects sur lesquels je rédigeais des fiches (certaines informations étaient à vérifier) :

Emile FILLOUX, 36 ans, célibataire, débile plus ou moins léger, vit dans une bicoque pleine de chats, travaille à mi-temps à l'abattoir du village. Rapport avec la victime : il allait régulièrement à la ferme pour faire des petits travaux, essentiellement tuer le cochon, les poules, les lapins. La comtesse avait pitié de lui et elle le laissait souvent rentrer dans la maison et lui offrait un chocolat chaud.

Florian DESTER, 45 ans, célibataire, se dit « artiste » parce qu'on ne lui connaît pas d'emploi rémunéré, certains prétendent qu'il est anarchiste et qu'il aurait appartenu à un

mouvement terroriste d'extrême gauche dans les années 80. Rapport avec la victime : a priori aucun, mais avec lui, on ne sait jamais, mieux vaut se méfier.

Laure BRUNWELD (de Westminster), 22 ans, célibataire, étudiante aux Beaux-Arts à Paris. Rapport avec la victime : c'est sa petite fille, et la duchesse n'ayant pas d'autre descendant, elle et sa mère sont les seules héritières.

Iréné MAURLAC, 71 ans, veuf, agriculteur à la retraite, habite le village depuis sa naissance, n'en est sorti qu'une fois pour emmener son veau chez le véto. Rapport avec la victime : officiellement aucun, officieusement, ils étaient amants depuis des années (à vérifier, même si je ne sais pas comment).

Je m'endormis dans la chambre d'ami où Karine devait se réfugier souvent dans ses moments de cafard, à en juger par le stock de plaques de chocolat à la noisette, de vieux numéros de journaux people et de livres d'Alexandre Jardin que je découvris sous une pile de linge dans une armoire. Je fus réveillé par le chant du coq vers cinq heures du matin et mis en place un plan d'action redoutable : je retournerai au café « Chez Bernard » afin de recueillir un maximum d'informations sur les quatre suspects, ensuite j'irai essayer de soutirer un ou deux tuyaux aux flics — avec un peu de chance, je trouverai même un flic au bistrot et j'éviterai des déplacements inutiles. Sur ces bonnes résolutions, je me rendormis jusqu'à onze heures, où le klaxon de la camionnette du boulanger me réveilla en sursaut.

J'avalais un café noir, tout en m'étonnant que Karine ne soit pas encore levée — elle travaillait depuis chez elle, mais quand même —, et je filais « Chez Bernard » : par chance, j'arrivais pile à l'heure de l'apéro. C'était l'affluence et le patron ne savait plus où donner de la tête : depuis que sa femme s'était faite la malle, il devait gérer le bistrot tout seul, heureusement que sa fille était là pour l'aider à servir les consommations (« pour ce qu'elle fout au lycée, elle est aussi bien ici » avait dit Bernard avec le bon sens provincial qui le caractérisait quand je lui avais demandé si ça n'allait pas mettre son bac en péril). J'en appris des vertes et des pas mûres sur les mœurs de la comtesse :

« Elle s'ennuyait pas la vieille, si vous voyez c'que j'veux dire m'sieur Didier, il paraîtrait qu'elle organisait comme qui dirait des parties d jambes en l'air avec toutes sortes de gens d la haute qui payaient cher rien que pour regarder.

— C'est la Laure, sa petite fille qu'a fait le coup, pour l'argent, elle venait tout le temps lui en réclamer à la vieille, mais elle voulait pas le lâcher son fric, cette carne.

— Oui, même qu'à mon avis, Laure a fait le coup avec son amant, l'ermite.

Je manquais de m'étouffer avec mon whisky :

— « L'ermite » ?

— Oui, le type qui bosse pas, l'anarchiste, on dit qu'il bouffe les chats des voisins.

— Tous ces chats qui disparaissent depuis des mois, c'est lui alors : quelle ordure, si j'le croise, j'lui défonce la gueule.

— Calmez-vous, tant qu'il n'y a pas de preuve... Parlez-moi plutôt de Laure et de l'ermite : vous êtes sûr qu'ils ont une relation ?

— T'appelles ça comme tu veux mais en tout cas, j'peux te dire qu'ils prennent du bon temps ces deux-là ... Elle a chaud là où je pense la gamine, comme sa grand-mère, les chiens font pas des chats. »

Quant à moi, le mode opératoire me faisait forcément penser à un crime passionnel : dans ce cas l'amant paysan était la seule piste valable, à moins que la comtesse ait entraîné le pauvre Emile dans ses jeux érotiques de dépravée. Il fallait que j'interroge les flics pour voir où ils en étaient de leur côté, mais il était déjà dix-neuf heures quand le patron me secoua pour me demander si je voulais un autre pastis. La journée avait passé vite.

Je rentrais chez Marc et Karine convaincu qu'il y avait plus à apprendre au bistrot qu'au commissariat concernant le meurtrier de la comtesse. Karine essaya de me prouver par tous les moyens possibles qu'elle était une femme pleinement épanouie, dans la fleur de l'âge, débordant de projets, et que non, elle ne regrettait pas un seul instant d'être venue s'enterrer dans le trou-du-cul du monde. Inutile de dire que je n'en cru pas un mot : tout en elle trahissait la femme dépressive, dont le couple est en danger, qui s'interroge sur ses choix professionnels, et qui a la hantise de ne jamais avoir d'enfant. Bref, je l'avais cernée, la Karine — je suis un spécialiste des états d'âme de la femme entre 35 et 40 ans —, et j'avoue que si je n'avais pas été autant occupé par mon enquête, j'aurais sûrement essayé de la séduire (quoi qu'elle avait quand même pas mal grossi).

Le lendemain, dernier jour sur place avant de rentrer à Paris, il me fallait écrire mon papier à tout prix. Je décidais de faire un crochet par « Chez Bernard » pour glaner quelques infos supplémentaires et humer une dernière fois l'ambiance des lieux avant de boucler mon article (toujours s'imprégner de l'ambiance des lieux, comme Albert Londres).

Finalement, Marc vint me chercher au bistrot en fin de journée : j'étais hilare, saoul comme un cochon, j'essayais de me concentrer sur ma partie de belote tout en draguant la fille du patron encore mineure, et bien sûr j'avais raté la déclaration que la police avait faite à la presse en début d'après-midi. J'appris plus tard qu'ils avaient coffré Emile malgré l'absence

de mobile et d'aveux. Il faut dire qu'ils avaient l'essentiel : l'arme du crime, un couteau utilisé par les professionnels de la découpe de volaille, qui avait été retrouvé sous le lit d'Emile avec ses empreintes.

Sur la table du salon de Marc et Karine, j'écrivis un article incendiaire sur les méthodes archaïques de la police en milieu rural :

« Une femme est morte le 4 avril, horriblement mutilée dans le paisible village de Villeneuve-les-Bouilloux. La même femme est morte à nouveau hier. Comment est-ce possible ? C'est simple : hier, on a bafoué la mémoire de cette femme en emprisonnant un innocent — à tous les sens du terme —, Emile Filloux, handicapé mental célibataire, employé aux abattoirs du village. Le seul élément dont dispose la police est le couteau qui a servi à massacrer la duchesse de Westminster : il a été retrouvé chez Emile et porte ses empreintes. Au terme d'une enquête de plusieurs jours dans un village détruit dans son âme par la mort atroce d'une des femmes les plus respectées de la région, je suis en mesure d'affirmer qu'il s'agit d'une grave erreur judiciaire et que le vrai coupable a voulu faire porter le chapeau au pauvre Emile. Il s'agit d'une nouvelle affaire Dreyfus, sauf qu'Emile Filloux n'a pas le tort d'être juif mais celui d'être handicapé mental. L'ignoble assassin court toujours, mais il est peu probable qu'il tue à nouveau, son crime étant de toute évidence passionnel. »

Tout à coup, j'eus une révélation : quelque chose dépareillait dans cette villa de trentenaires bobos adeptes de feng-shui, de revues d'architecture et de tournées des antiquaires chics les dimanches froids et ensoleillés d'automne. Bien sûr, l'état dépressif de Karine expliquait en partie le désordre de la pièce, mais il y avait autre chose : certains objets ne leur appartenaient pas, j'en étais certain, mais lesquels ?

J'avais l'impression d'évoluer dans un jeu des sept erreurs géant. Je crus tout d'abord que le problème se situait dans la bibliothèque : une importante collection de livres sur la macrobiotique et autres saletés côtoyait des dizaines de mangas maculées de coca, de bière et de substances difficiles à identifier, où Kafka (souvenir d'un mémoire de Lettres que Karine n'avait jamais terminé car c'était l'année où elle avait commencé à faire des piges pour les magazines féminins : c'était plus dans ses cordes) suivait piteusement Khalil Gibran (cadeau de l'ex de Marc, une ancienne strip-teaseuse devenue mystique après une mauvaise chute de vélo au Touquet). J'en étais à m'interroger sur la probabilité pour que Marc ait pu un jour porter cet affreux chandail rouge dissimulé sous le petit tas de bûches près de la cheminée, et que Karine ait eu un coup de cœur pour cet affreux chat en faïence posé dessus, lorsque j'entendis des voix dans le couloir. Le couple se disputait à propos de moi :

« Qu'il parte au plus vite, je suis à cran depuis qu'il est arrivé, disait Karine.

— Arrête tes conneries, tu vois bien qu'il est à côté de ses pompes : il ne verrait même pas la Tour Eiffel s'il était devant. On fait comme on a dit, tu vas à ton club de lecture féministe et moi je vais à la salle de sport, comme tous les mercredis.

C'est à ce moment critique que j'éternuais très bruyamment, non pas une fois, non pas deux fois, mais huit fois (j'avais eu tort d'annuler à trois reprises mon rendez-vous chez l'allergologue pour la simple raison que sa tête ne me revenait pas et que je n'aimais pas l'odeur de sa salle d'attente). La suite est floue dans ma mémoire : je revois Marc s'avancer vers moi en brandissant une des bûches et Karine m'attaquer avec un chenet de la cheminée, et puis plus rien.

Je me réveillais à la cave, ligoté comme un vieux sauciflard, groggy et migraineux : en face se trouvaient les figures haineuses de mes deux amis. Karine tenait toujours le chenet d'un air féroce ; Marc pointait quant à lui une carabine sur moi.

« Qu'est-ce qui vous prend ?

— T'en sais trop, Didier, va falloir qu'on te supprime, m'asséna Marc tout à trac.

— Et puis j'ai jamais pu te blairer, moi ! vociféra Karine.

— Attendez, c'est un malentendu...

— Ta gueule, connard ! Nous, on voulait juste se tirer d'ici ! »

Pendant que Karine se rongait les ongles jusqu'au sang, Marc m'expliqua leur lamentable déchéance : une sombre histoire de pucerons, de chats crevés, de débile gênant et de vieille dézinguée par commodité. Dans mon état — j'avais peut-être un traumatisme crânien —, je compris seulement qu'ils avaient voulu vendre leur maison et se barrer fissa, mais que le terrain, infesté de parasites, n'avait plus aucune valeur. Karine avait identifié la source du mal : il s'agissait des chats du débile, toujours fourrés chez eux pour une raison inexplicquée. Ils avaient commencé par les crever à la mort-aux-rats, mais ils étaient trop nombreux : il fallait se débarrasser d'Emile. Comme Marc avait peur de lui — il travaillait quand même dans un abattoir —, il avait eu l'idée démoniaque de tuer une vieille sans défense et de faire accuser Emile à leur place en cachant l'arme du crime chez lui, en lui piquant du même coup le chat en faïence.

« De toute façon, j'ai jamais pu la blairer cette vieille ! s'excita Karine.

— Désolé, Didier, mais j'ai pas le choix.

Marc était sur le point de presser la gâchette quand retentit la sonnette.

— Tiens ça, j'vais voir qui c'est, dit Marc en tendant l'arme à sa femme. »

Marc remonta pour aller ouvrir la porte, me laissant seul avec la mégère sous antidépresseurs. Je jouais alors ma dernière carte :

« Ecoute, Karine, on peut s'arranger, je t'ai toujours bien aimé, moi, rappelle-toi ce week-end gastronomique dans le Poitou quand Marc était pas là...

— Ah ouais, la soirée fondue.

— Voilà, exactement, ben détache-moi maintenant. »

Et contre toute attente, elle posa la carabine et me détacha en souriant niaisement. Une fois libéré, ma réaction fut immédiate : j'attrapais une vieille casserole rouillée et la lui fracassais sur le crâne. Quand Marc redescendit — je ne sus jamais qui avait sonné —, je répétais l'opération. J'avais triomphé de leur perfidie, et j'étais sain et sauf.

Un doute m'assaillit : soit je les dénonçais lâchement à la police, faisais libérer Emile le débile et recevais le titre de citoyen d'honneur de Villeneuve-les-Bouilloux, avec une photo de moi en train de boire du mousseux en compagnie du maire dans le journal local, soit je restais fidèle à un ami de trente ans et partais sans demander mon reste.

Après mûre réflexion, je laissais un mot plein d'emphase :

« On est quitte. A bientôt. Didier.

P.S. : Passe le bonjour aux copains de Chez Bernard.»